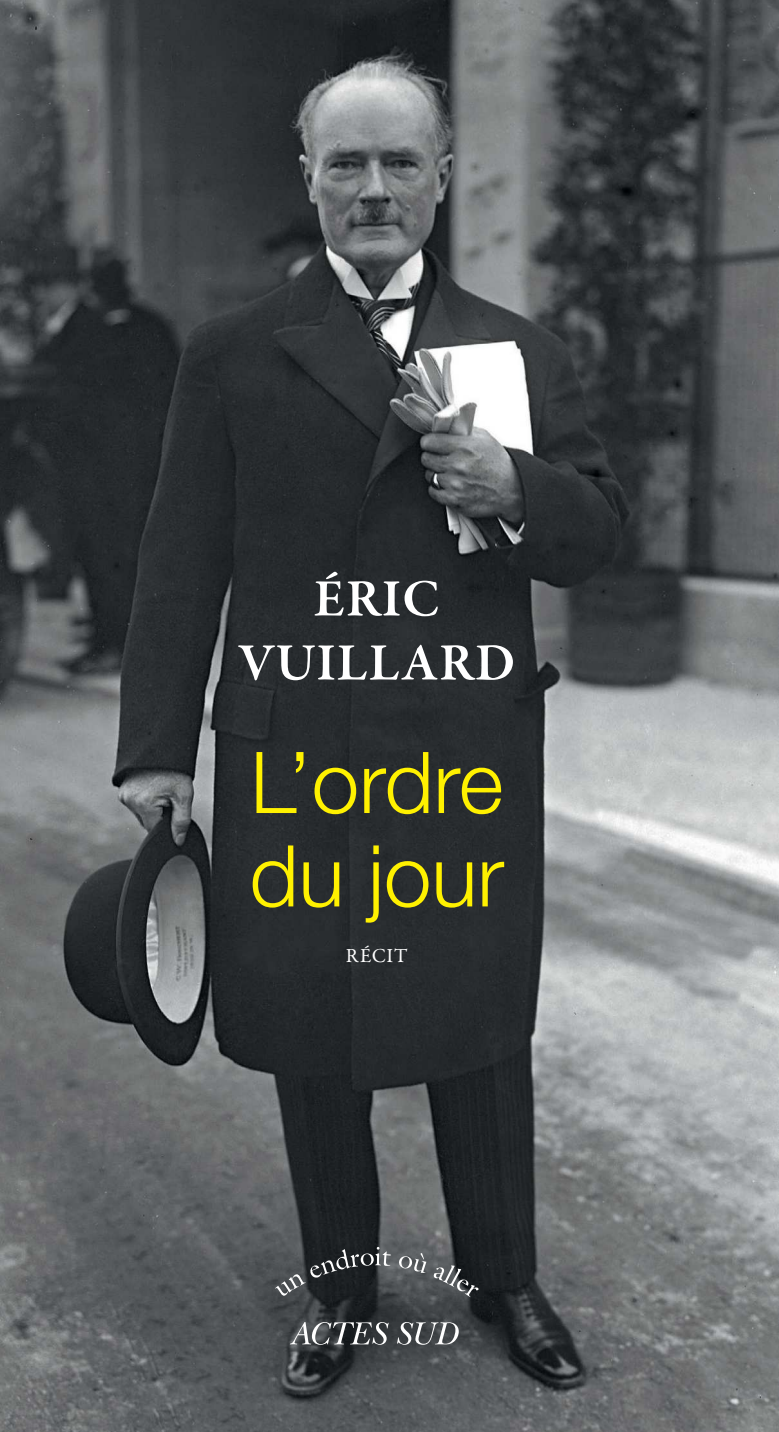


ÉRIC VUILLARD

L'ordre du jour

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

L'ORDRE DU JOUR

Ils étaient vingt-quatre, près des arbres morts de la rive, vingt-quatre pardessus noirs, marron ou cognac, vingt-quatre paires d'épaules rembourrées de laine, vingt-quatre costumes trois pièces, et le même nombre de pantalons à pinces avec un large ourlet. Les ombres pénétrèrent le grand vestibule du palais du président de l'Assemblée ; mais bientôt, il n'y aura plus d'Assemblée, il n'y aura plus de président, et, dans quelques années, il n'y aura même plus de Parlement, seulement un amas de décombres fumants.

É. V.

ÉRIC VUILLARD

Écrivain et cinéaste né en 1968 à Lyon, Éric Vuillard a reçu le prix Ignatius-J.-Reilly 2010 pour Conquistadors *(Léo Scheer, 2009), le prix Franz-Hessel 2012 et le prix Valery-Larbaud 2013 pour* Congo *et* La bataille d'Occident *(Actes Sud, 2012). Également parus chez Actes Sud :* Tristesse de la terre*, prix Joseph-Kessel 2015, et* 14 juillet *(2016).*

DU MÊME AUTEUR

LE CHASSEUR, Michalon, 1999.
BOIS VERT, Léo Scheer, 2002.
TOHU, Léo Scheer, 2005.
CONQUISTADORS, Léo Scheer, 2009 ; Babel n° 1330.
LA BATAILLE D'OCCIDENT, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1235.
CONGO, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1262.
TRISTESSE DE LA TERRE, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1402.
14 JUILLET, Actes Sud, 2016.

Photographie de la jaquette : Gustav Krupp von Bohlen und Halbach, © Georg Pahl, German Federal Archive, Bundesarchiv.

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-08118-8

ÉRIC VUILLARD

L'ordre du jour

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

à Laurent Évrard

UNE RÉUNION SECRÈTE

Le soleil est un astre froid. Son cœur, des épines de glace. Sa lumière, sans pardon. En février, les arbres sont morts, la rivière pétrifiée, comme si la source ne vomissait plus d'eau et que la mer ne pouvait en avaler davantage. Le temps se fige. Le matin, pas un bruit, pas un chant d'oiseau, rien. Puis, une automobile, une autre, et soudain des pas, des silhouettes qu'on ne peut pas voir. Le régisseur a frappé trois coups mais le rideau ne s'est pas levé.

Nous sommes un lundi, la ville remue derrière son écran de brouillard. Les gens se rendent au travail comme les autres jours, ils prennent le tram, l'autobus, se faufilent vers l'impériale, puis rêvassent dans le grand froid. Mais le 20 février de cette année-là ne fut pas une date comme les autres. Pourtant, la plupart passèrent leur matinée à

bûcher, plongés dans ce grand mensonge décent du travail, avec ces petits gestes où se concentre une vérité muette, convenable, et où toute l'épopée de notre existence se résume en une pantomime diligente. La journée s'écoula ainsi, paisible, normale. Et pendant que chacun faisait la navette entre la maison et l'usine, entre le marché et la petite cour où l'on pend le linge, puis, le soir, entre le bureau et le troquet, et enfin rentrait chez soi, bien loin du travail décent, bien loin de la vie familière, au bord de la Spree, des messieurs sortaient de voiture devant un palais. On leur ouvrit obséquieusement la portière, ils descendirent de leurs grosses berlines noires et défilèrent l'un après l'autre sous les lourdes colonnes de grès.

Ils étaient vingt-quatre, près des arbres morts de la rive, vingt-quatre pardessus noirs, marron ou cognac, vingt-quatre paires d'épaules rembourrées de laine, vingt-quatre costumes trois pièces, et le même nombre de pantalons à pinces avec un large ourlet. Les ombres pénétrèrent le grand vestibule du palais du président de l'Assemblée ; mais bientôt, il n'y aura plus d'Assemblée, il n'y aura plus de président, et, dans quelques

années, il n'y aura même plus de Parlement, seulement un amas de décombres fumants.

Pour le moment, on dévisse vingt-quatre chapeaux de feutre et l'on découvre vingt-quatre crânes chauves ou des couronnes de cheveux blancs. On se serre dignement la main avant de monter sur scène. Les vénérables patriciens sont là, dans le grand vestibule ; ils échangent des propos badins, respectables ; on croirait assister aux prémices un peu guindées d'une garden-party.

Les vingt-quatre silhouettes franchirent consciencieusement une première volée de marches, puis avalèrent un à un les degrés de l'escadrin, en s'arrêtant parfois pour ne pas surmener leur vieux cœur, et, la main cramponnée à la tringle de cuivre, ils grimpèrent, les yeux mi-clos, sans admirer ni l'élégant balustre ni les voûtes, comme sur un tas d'invisibles feuilles mortes. On les guida, par la petite entrée, vers la droite, et là, après quelques pas sur le sol en damier, ils escaladèrent la trentaine de marches qui mènent au deuxième étage. J'ignore qui était le premier de cordée, et peu importe au fond, puisque les vingt-quatre durent faire exactement la même chose, suivre le même chemin, tourner à droite, autour de

la cage d'escalier, et enfin, sur leur gauche, les portes battantes étant grandes ouvertes, ils étaient entrés dans le salon.

La littérature permet tout, dit-on. Je pourrais donc les faire tourner à l'infini dans l'escalier de Penrose, jamais ils ne pourraient plus descendre ni monter, ils feraient toujours en même temps l'un et l'autre. Et en réalité, c'est un peu l'effet que nous font les livres. Le temps des mots, compact ou liquide, impénétrable ou touffu, dense, étiré, granuleux, pétrifie les mouvements, méduse. Nos personnages sont dans le palais pour toujours, comme dans un château ensorcelé. Les voici foudroyés dès l'entrée, lapidifiés, transis. Les portes sont en même temps ouvertes et fermées, les impostes usées, arrachées, détruites ou repeintes. La cage d'escalier brille, mais elle est vide, le lustre scintille, mais il est mort. Nous sommes à la fois partout dans le temps. Ainsi, Albert Vögler monta les marches jusqu'au premier palier, et là, il porta la main à son faux col, transpirant, dégoulinant même, éprouvant un léger vertige. Sous le gros lampion doré qui éclaire les volées de marches, il rajuste son gilet, défait un bouton, échancre son faux col.

Peut-être que Gustav Krupp fit une halte sur le palier, lui aussi, et lança un mot de compassion à Albert, un petit apophtegme sur la vieillesse, enfin bref, fit montre de solidarité. Puis Gustav reprit sa route et Albert Vögler resta là quelques instants, seul sous le lustre, grand végétal plaqué or avec, au milieu, une énorme boule de lumière.

Enfin, ils pénétrèrent dans le petit salon. Wolf-Dietrich, secrétaire particulier de Carl von Siemens, lambina un moment près de la porte-fenêtre, laissant traînailler son regard sur la mince couche de givre recouvrant le balcon. Il échappe un instant à la basse cuisine du monde, entre les balles de coton, flânochant. Et tandis que les autres parlotent et grillent un Montecristo, piapiatant sur le crème ou le taupe de sa cape, préférant qui la saveur moelleuse, qui un goût épicé, tous adeptes des diamètres énormes, os à gigot, esquichant distraitement les bagues dorées à l'or fin, lui, Wolf-Dietrich, rêvasse devant la fenêtre, ondoie entre les branches nues et flotte sur la Spree.

À quelques pas, admirant les délicates figurines de plâtre qui ornent le plafond, Wilhelm von Opel relève et rabaisse ses grosses lunettes rondes. Encore un dont

la famille s'est élancée vers nous depuis le fond des âges, depuis le petit propriétaire terrien de la paroisse de Braubach, de promotions en amoncellements de robes et de faisceaux, de closeries et de charges, magistrats d'abord, puis bourgmestres, jusqu'à l'instant où Adam – sorti des entrailles indéchiffrables de sa mère, puis ayant assimilé toutes les astuces de la serrurerie – avait conçu une merveilleuse machine à coudre qui fut le commencement véritable de leur rayonnement. Pourtant, il n'inventa rien. Il se fit embaucher chez un fabricant, observa, fit le gros dos, puis il améliora un peu les modèles. Il épousa Sophie Scheller, qui lui apporta une dot substantielle, et donna le nom de sa femme à sa première machine. La production ne fit alors qu'augmenter. Il suffit de quelques années pour que la machine à coudre atteigne à son usage, pour qu'elle rejoigne la courbe du temps et s'intègre aux mœurs des hommes. Ses véritables inventeurs étaient venus trop tôt. Une fois assuré le succès de ses machines à coudre, Adam Opel s'était lancé dans le vélocipède. Mais une nuit, une voix étrange se glissa par l'entrebâillement de la porte ; son propre cœur lui parut froid, si froid. Ce n'étaient pas les

inventeurs de la machine à coudre qui quémandaient des royalties, ce n'étaient pas ses ouvriers qui revendiquaient leur part des bénéfices, c'était Dieu qui réclamait son âme ; il fallut bien la rendre.

Mais les entreprises ne meurent pas comme les hommes. Ce sont des corps mystiques qui ne périssent jamais. La marque Opel continua de vendre des bicyclettes, puis des automobiles. La firme comptait déjà mille cinq cents employés à la mort de son fondateur. Elle ne fit que croître. Une entreprise est une personne dont tout le sang remonte à la tête. On appelle cela une personne morale. Leur vie dure bien au-delà des nôtres. Ainsi, ce 20 février où Wilhelm médite dans le petit salon du palais du président du Reichstag, la compagnie Opel est déjà une vieille dame. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'un empire dans un autre empire, et elle n'a plus qu'un très lointain rapport avec les machines à coudre du vieil Adam. Et si la compagnie Opel est une vieille dame très riche, elle est toutefois si vieille qu'on ne la remarque presque plus, elle fait désormais partie du paysage. C'est qu'à présent la compagnie Opel est bien plus vieille que de nombreux États, plus vieille que le Liban,